

Querelles en série chez M^{me} de Staël

PATRIMOINE Sur les rives du lac Léman, rien ne va plus entre les héritiers français du château de Coppet, la mairie du village suisse et la fondation censée défendre l'histoire des lieux, riches de souvenirs historiques et familiaux.

A CLAIRE BOMMELAER
cbommelaer@lefigaro.fr
ENVOYÉE SPÉCIALE À COPPET
(SUISSE)

lors que la France et la Suisse célèbrent le bicentenaire de la mort de M^{me} de Staël et qu'on vient de faire entrer son œuvre dans la « Pléiade », sa dernière demeure, située dans le canton de Vaud, en Suisse, se retrouve au cœur d'un conflit. Il met en scène le maire de Coppet, village frontalier de 3000 habitants, la fondation gérant le château-musée et les d'Haussonville, descendants directs de M^{me} de Staël. Avec, en toile de fond, un projet immobilier susceptible de modifier drastiquement le petit bourg. L'affaire rappelle Clochemerle, en nettement plus douloureux.

Lorsqu'on descend la route depuis la gare pour rejoindre le bourg aux toits de tuiles niché le long du lac Léman, le château de M^{me} de Staël, à la beauté classique, apparaît. C'est là que la fille de Jacques Necker, ministre des Finances de Louis XV, élit domicile après avoir été chassée de France par Napoléon, en 1803. Cet esprit brillant disait que Paris lui manquait. On ne la croit pas. Auteur à succès, bien que mésestimée aujourd'hui, elle faisait rayonner Coppet par sa personnalité hors normes et son art de la conversation. Lord Byron, Benjamin Constant, Chateaubriand ou M^{me} Récamier furent jadis conviés dans le grand salon, dont les fenêtres donnent sur le lac et les Alpes. Coppet est un modèle d'équilibre esthétique. « Si j'avais comme vous un bon château au bord du lac de Genève, je n'en sortirais jamais », lui écrivit un jour Chateaubriand. Mais en lieu et place de l'effervescence intellectuelle qui y régna à l'époque de Necker, puis de sa fille, une ambiance délétère plane désormais sur le château.

Cinq descendants français

À la mairie, une grande carte épinglée sur le mur permet à Gérard Produit, le syndic (équivalent de notre maire) de Coppet, d'expliquer son plan. Desservi en dix minutes par le train depuis Genève, Coppet est un lieu prisé des diplomates et des cadres de l'ONU. Les jeunes Copétans peinent à se loger dans ce petit coin de paradis. « Si on construit sur les 30 hectares situés en dessous de la gare le dernier grand espace encore disponible ici, nous pourrions loger plus de monde et démultiplier les taxes, assure-t-il. Le canton nous pousse, d'ailleurs, à construire autour des zones desservies, afin d'éviter le mitage des constructions. » Or, les 30 hectares entre la gare et les abords du château appartiennent, pour une large partie, aux d'Haussonville. Bien qu'ils pourraient y gagner, ces derniers refusent de voir s'ériger un centre commercial ou, pire,



Le château de Coppet fut la résidence de M^{me} de Staël, dont on célèbre le bicentenaire de la disparition. DR

une tour de 25 étages - comme l'ancienne municipalité prévoyait de le faire, en 2008, avant de reculer. « La notoriété du bourg provient du château et de son histoire », estime Rainier d'Haussonville. Si le projet était culturel, nous pourrions envisager d'y participer. Mais des blocs d'immeubles seraient une faute. » Dans la gazette municipale, le syndic le reconnaît : « Coppet est connu dans le monde entier. C'est surtout l'histoire du château qui est contée loin à la ronde. »

Les cinq descendants de M^{me} de Staël, bien que français, se sentent chez eux dans ce village frontalier. Enfants, ils avaient fait de Coppet un terrain de jeu comme il en existe peu. « Ces grandes

maisons ont des rituels, raconte Takouhie d'Haussonville. Nous avons celui de la lecture sous le cèdre, de la promenade en bateau un jour dans l'été, des plongeurs dans le lac ou des visites guidées que nous faisons nous-mêmes. » Le mobilier d'origine, et donc sacré, autorisait toutes les transgressions : les frères de Takouhie avouent avoir organisé des courses avec le fauteuil roulant de Necker, aujourd'hui exposé comme une relique.

Jusqu'en 2014, année de son décès, les Copétans apercevaient encore le père des héritiers, Othenin d'Haussonville. Parce qu'il l'a bien connu, et par sens de l'histoire, Philippe Braillard, professeur à l'université de Genève, est décidé à ne

rien lâcher pour « préserver l'harmonie de Coppet ». Il a monté une association, Vision Coppet, dont on aurait tort de croire qu'elle se limite à un petit club d'idéalistes. Si les associations suisses de sauvegarde du patrimoine sont aussi pauvres que les françaises, elles ont un pouvoir politique bien plus important. « En cas d'impasse avec la mairie, nous déposerons un référendum », assenait tranquillement Philippe Braillard, le 18 mai, lors d'une réunion d'information dans la salle communale.

Climat de guerre

Depuis ses bureaux, la Fondation pour le rayonnement de l'esprit de Coppet, fondée en 2008 par Othenin d'Haussonville pour des raisons fiscales, affiche une neutralité toute suisse. C'est à elle que revient la gestion du château, l'organisation des visites ainsi que l'entretien du bâtiment. Par écrit, M^e Necker, membre du conseil d'administration, fait savoir que la Fondation « n'a pas à prendre parti sur un sujet qui ne la concerne pas » et qu'elle se concentre sur « la sauvegarde, la conservation et l'exploitation du patrimoine et des collections du château ». Mais elle a fait entrer dans son conseil l'ancien syndic de Coppet - celui qui rêvait d'une tour de 25 étages - ainsi que Françoise Dorsaz-Meyer, avocate genevoise, avec qui la famille a un contentieux d'ordre privé (lire ci-contre). En revanche, aucun

des d'Haussonville n'y siège : selon les statuts, il faudrait qu'au moins l'un d'entre eux réside en Suisse. Les relations entre la fondation et les cinq descendants, alors que le château aurait besoin d'un supplément de vie et de travaux, sont au plus bas. « Il règne un climat de guerre », affirmait M^e Dorsaz-Meyer dans la Tribune de Genève, en avril. Les enfants font tout pour que la fondation disparaisse. » Les « enfants », élevés dans les valeurs patrimoniales, semblent surtout vouloir retrouver leur place, alors que Coppet est dans leur famille depuis neuf générations.

Cette tension finit par se voir jusque dans les murs. Au premier étage, une porte, fermée à double tour, sépare les pièces historiques, gérées par la fondation, de l'appartement privé des d'Haussonville. Ce dernier, situé dans l'aile de Genève, offre un contraste brutal avec le circuit de visite. Les volets risquent de chuter et sont fermés, les chambres inhabitées. Autrefois, bien sûr, le château ne faisait qu'un. « Nous allions parfois dans le grand salon, avant de nous éclipser à l'arrivée des visiteurs », se souvient Takouhie d'Haussonville. Dans le salon des portraits, où trône l'image iconique de M^{me} de Staël peinte par Gérard, ne figure aucune photo de la fratrie. Coppet n'est plus que l'ombre de lui-même. « Nous sommes en train d'assister à la seconde mort de M^{me} de Staël et à l'éparpillement de l'esprit staëlien », assène Rainier d'Haussonville. ■

Une plainte pour « abus de faiblesse » déposée par la famille à Nanterre

Othenin d'Haussonville, le père des cinq copropriétaires du château de Coppet, était-il en réelle capacité de gérer son patrimoine, les dernières années de sa vie ? Estimant qu'il a été victime d'abus de faiblesse, la famille a déposé une plainte au tribunal de Nanterre. Sont dans le viseur ceux qui,

conscients de son état de particulière vulnérabilité, lui ont fait engager des dépenses et attribuer des récomptes ; ainsi que ceux qui, aujourd'hui encore, gouvernent la fondation dont il avait signé les statuts. Une instruction judiciaire est en cours, au tribunal de Nanterre.

C.B.

Rodin : bons baisers de Calais

ARTS Par une exposition sur le thème de l'étreinte, où le chef-d'œuvre du sculpteur figure en bonne place, le musée local tente de retisser du lien social.

ERIC BIÉTRY-RIVIERRE
betryr@lefigaro.fr
ENVOYÉ SPÉCIAL À CALAIS

Dans une ville sinistrée comme Calais, le Musée des beaux-arts tente de survivre. Ce bâtiment moderne, inauguré en 1966, est situé dans le centre historique. Lorsque, en 2016, il a fusionné administrativement avec la Cité de la dentelle et de la mode autrement plus flamboyante (exposition Givenchy à partir du 5 juin), sa directrice a craint de ne plus piloter qu'une annexe. Elle est partie. Sa successeur, Anne-Claire Laronde, a pour mission de reconnecter l'institution avec la population. Voire de séduire le - rare - touriste. Disposant de peu de moyens elle

Musée d'Orsay Serge Lemoine avait voulu monter « Le baiser de la Renaissance à nos jours » au Musée Maillol de Paris, mais celui-ci avait dû fermer, officiellement pour des « travaux de rénovation ». En le réactivant sous une forme restreinte, les deux organisatrices n'ont donc pas manqué de jugeote.

Dans la vie comme dans l'art, le baiser peut être tendre ou amoureux comme il peut être prédateur ou cannibale... Le parcours ne pouvait occulter cette ambivalence. De fait, les douces représentations alternent bien avec d'autres plus violentes ou dérangeantes. Baisers de Judas, baisers de la mort... Toutefois, comme la présentation se veut avant tout grand public, elle a été lissée afin que rien ne choque au point de rebuter. Le choix des tableaux et sculptures,

pu bâtir sa sélection de prêts ailleurs qu'en France ou en Belgique ; les convoyages et valeurs d'assurances étant autrement trop chers.

En ce qui concerne Rodin, son Baiser ouvre logiquement la visite. Ce plâtre ancien et grand modèle d'après le marbre original, prêt du musée parisien, a été installé au centre du premier et vaste espace. Il pose déjà problème à ceux qui ne le connaissent pas, car ce couple est absolument nu. Rien ne subsiste même de sa référence d'origine, les Paolo et Francesca de La Divine Comédie de Dante. Il n'est que passion pure.

Communion avec la misère

Quoi de plus torride en dé-

ricanent ou que les puritains de tout bord se mettent en colère. Autour, on compte encore deux bronzes du maître venus de la même institution (celui de L'Éternel Printemps, 1884 et celui du Minotaure, tirage de 1988), un plâtre (Les Femmes damnées, 1885) et enfin Idylle (1984), marbre blanc prêt par le Musée d'Ixelles. Voilà qui est plutôt chic pour un hommage. L'amateur a néanmoins la



possibilité de passer par la salle Rodin du rez-de-chaussée. On y admire des études et des variantes autour du Monument des Bourgeois de Calais. Soit une vingtaine d'œuvres déposées, là encore par le Musée Rodin de Paris, qui enrichissent considérablement la collection maison.

Cet espace, à son tour, ne va pas de soi. En effet, comme sur le parvis l'Hôtel de Ville, où est installée depuis 1895 le premier exemplaire en bronze, la composition demeure mal aimée des riverains. Ce groupe de personnages empreints de douleur, en chemise et corde au cou, n'a, il est vrai, rien de glorieux. Il n'est pas fait pour restaurer une quelconque fierté locale perdue. C'est plutôt une communion avec toute la misère du monde. En ce sens, adresser à Calais le Rodin le plus